

UNE SCENE ORIGINAIRE DE LA DEMOCRATIE: LA LANDSGEMEINDE

CLAUDE REICHLER

Dans son livre intitulé *Mythos Schweiz*, Ulrich Im Hof raconte l'histoire du sentiment national et de la conscience identitaire helvétiques à travers les représentations que les Suisses se sont donnés d'eux-mêmes et de leur pays depuis le bas moyen âge¹. Dans les pages qu'il consacre au patriotisme des Lumières, il étudie ces phénomènes qu'Eric Hobsbawm avait rattachés au protonationalisme culturel dans l'Europe de la seconde moitié du XVIII^e siècle, et qui relèvent de ce que le même Hobsbawm nommait ailleurs "l'invention de la tradition"². Pour la Société helvétique fondée dans les années 1760, la ressaisie d'une "patrie des héros" médiévale s'allie avec la constitution d'un mythe alpin pour donner aux petites républiques paysannes primitives et à l'*homo alpinus* une position fondatrice. Chants patriotiques, exaltation des anciens temps, publication des chroniques renaissantes, pèlerinage aux sites du lac des Quatre-Cantons...: autant de réemplois de "lieux de mémoire" qui permettent de retracer la genèse endogène d'un *mythe suisse*. On est étonné de constater que les *Landsgemeinde* ne jouèrent guère de rôle dans ce mouvement de mythologisation du passé. Rappelons brièvement que la coutume des *Landsgemeinde* prend son origine dans un système médiéval d'association de communes libres, unissant des paysans soucieux de défendre leurs droits contre les prétentions des féodaux. Ces assemblées annuelles des "hommes libres" des cantons montagnards, au cours desquelles étaient repourvues les principales charges de l'Etat et

¹ Ulrich Im Hof, *Mythos Schweiz. Identität, Nation, Geschichte, 1291-1991*, Zurich, NZZ Verlag, 1991.

² Eric Hobsbawm, *Nation and Nationalism since 1780*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990; *The Invention of Tradition*, E. Hobsbawm and T. Ranger (ed.), Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

mises au vote les décisions importantes, Im Hof montre qu'elles ne furent pas utilisées comme ferments d'une conscience démocratique par ceux qui forgèrent les sentiments d'appartenance collective au XVIII^e siècle. Elles furent au contraire regardées avec méfiance et soupçonnées de favoriser dans le peuple une tendance anarchiste et une violence dangereuse. On en voulait pour preuve certaines d'entre elles, au cours du siècle, durant lesquelles des notables avaient été mis à mal et les autorités renversées par des partis factieux.

Malgré cette suspicion, les *Landsgemeinde* revinrent à la mode dans le dernier quart du XVIII^e siècle et plus encore au début du XIX^e: mais c'est aux voyageurs étrangers qu'on le doit d'abord³. Enthousiasmée par la Suisse, l'Europe voyageante découvre les assemblées populaires des petits cantons et y voit la manifestation de la démocratie antique préservée. Plusieurs récits s'attachent à décrire ces assemblées comme le cœur de la conscience républicaine de l'ancienne Suisse. On voit là se dessiner une construction de l'identité *par l'autre*, selon une voie exogène. Une telle perspective n'est pas l'objet du livre de Im Hof; elle est d'ailleurs rarement prise en compte chez les historiens suisses. La lecture des livres de voyage en révèle pourtant la fécondité. On peut même postuler qu'elle est indispensable pour comprendre la question des sentiments d'appartenance, qui relèvent de la conjecture et de la différenciation par rapport à autrui, autant que d'une conscience prétendument autonome. C'est cette perspective qui guidera notre étude.

On sait que depuis 1750 environ et pour plus d'un siècle, les voyages en Suisse furent de plus en plus nombreux⁴. Venus d'abord d'Angleterre, puis de France et d'Allemagne, enfin de toute l'Europe, les voyageurs produisirent une véritable bibliothèque de récits et de lettres. Largement diffusée et souvent traduite, cette littérature a fait de la Suisse, ou plus exactement de ses représentations, une sorte de domaine commun de la culture européenne des Lumières, puis du romantisme. Les bonheurs de la vie pastorale, la découverte du paysage alpin, la description des formes politiques et la réflexion sur la liberté en constituent les thèmes obligés. La *Landsgemeinde* est apparue aux voyageurs comme le lieu de croisement de ces thèmes. Elle les a fasci-

³ Ulrich Im Hof, *op. cit.*, p. 111. Im Hof cite Ramond de Carbonnières, le traducteur de William Coxe, dont nous parlerons plus loin, et mentionne Kohl et Meiners, auteurs d'ouvrages connus en allemand.

⁴ Voir Claude Reichler et Roland Ruffieux, *Le Voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris, éd. Robert Laffont (coll. "Bouquins"), 1998; en particulier l'Introduction au Livre I.

nés tout particulièrement de 1780 à 1830 environ, c'est-à-dire au moment où sont mis en cause les anciens régimes européens et où se cherchent, de la France à l'Amérique, de nouvelles légitimités politiques. A travers les descriptions, on entrevoit certes l'évolution des pratiques de gouvernement dans les cantons alpins et les valeurs autochtones qui leur étaient attachées. Mais on déchiffre aussi les grandes questions posées par la pensée politique des Lumières et de la Révolution, et les résolutions contradictoires qui en furent proposées: contrat social, rôle de la Providence au fondement de la souveraineté, définitions de la liberté et des droits de l'individu, amour de la patrie, vertus républicaines... Je voudrais donc, à travers trois descriptions données par des voyageurs, faire apparaître les représentations contrastées des petites républiques alpines, mais aussi la moirure des théories politiques qui s'y font jour et qui leur donnent place dans l'histoire de la culture européenne.

RAMOND DE CARBONNIERES ET LE SUBLIME POLITIQUE

Le révérend William Coxe, qui parcourt la Suisse en 1776 comme précepteur du duc de Pembroke et tire de son voyage un des récits les plus lus durant le dernier quart du siècle, mentionne la *Landsgemeinde* de Glaris dans sa description de ce canton. Il se tient dans le cadre des conventions du genre en indiquant brièvement, comme d'autres l'avaient fait avant lui, les règles de fonctionnement de l'assemblée et les modes d'élection aux fonctions politiques et judiciaires. Il y reste tout autant lorsqu'il analyse la forme du gouvernement et limite aux petits Etats la possibilité d'appliquer ce qu'il nomme une "espèce de démocratie parfaite", dans laquelle il aperçoit un égalitarisme qu'il n'approuve que du bout des lèvres⁵.

Le premier traducteur français des *Letters*, Louis-François Ramond de Carbonnières, lui-même voyageur, ne partage pas toujours les opinions de leur auteur, dont il se démarque dans certaines notes et dans de longues adjonctions⁶. Il ajoute ainsi aux lignes convenues de Coxe

⁵ William Coxe, *Sketches of the Natural, Civil and Political State of Switzerland, in a Series of Letters to William Melmoth*, Londres, 1779, 2 vol., p. 69 (t. I, lettre VI).

⁶ La traduction de Ramond est parue sous le titre suivant: *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse, traduites de l'anglois et augmentées des observations faites dans le même pays par le traducteur*, Paris, 1781-1782, 2 vol. L'adjonction se trouve aux pages 84-99 du tome I: "Comices ou assemblée générale des citoyens".

sur Glaris une description enthousiaste de la *Landsgemeinde* à laquelle il a assisté lui-même à la fin de juillet 1777. Il s'agit d'un des premiers récits circonstanciés d'une telle cérémonie dans la littérature de voyage.

Les participants se sont réunis d'abord dans l'église de Glaris, raconte Ramond, pour décider de reporter d'une journée l'assemblée. Le narrateur se montre impressionné par la violence qui émane de la masse des campagnards assemblés:

J'avoue qu'à l'entrée de l'église, une sorte de terreur fut le premier sentiment que j'éprouvai; douze cents hommes environ, accumulés en désordre dans un vaisseau étroit et sonore qui retentissait de leurs voix tumultueuses, le président et le conseil pressés au centre, et menacés par un parti de mécontents dont le groupe turbulent ne pouvait être contenu, tout se réunissait pour rendre ce spectacle vraiment effrayant pour des hommes qui n'avaient vu que des assemblées paisibles...⁷

Au-delà du pittoresque, le jeune voyageur dégage remarquablement le "primitivisme" de la scène, la violence latente de la communauté que tentent de contrôler les institutions politiques. Il est aussi très attentif à l'"éloquence naturelle" des orateurs (thème venu de la rhétorique antique) et souligne la vigueur expressive des discours des uns et l'habileté du président, qui seule permet d'éviter la confrontation. Il donnera d'ailleurs, à d'autres moments de son récit, des exemples de morceaux d'éloquence dans lesquels il admire la justesse et la simplicité des arguments, la force de persuasion d'un langage dépourvu d'ornements appris, mais habité par la passion et la conviction.

Le lendemain, la *Landsgemeinde* a lieu. Ramond décrit le dispositif spatial: une prairie située entre le bourg de Schwanden et la montagne; quatre rangées de bancs formant un cercle d'une centaine de mètres de diamètre; quatre mille hommes, tous portant l'épée, occupant leur place sans aucun ordre de préséance; au centre, le président, ou *Landdamman*, et quelques magistrats. Les femmes restent hors du cercle, tandis que les enfants mâles âgés de moins de seize ans viennent s'asseoir au centre. Le narrateur idéalise cette cérémonie démocratique. Il la donne à voir comme un théâtre dont les Alpes (lieu de l'expérience sublime du paysage pour l'esthétique du XVIII^e siècle), forment le décor magnifique et terrible. En même temps, il ne la décrit pas simplement pour elle-même, mais toujours en contraste avec les

⁷ *Ibid.*, t. I, pp. 87-88. J'adapte l'orthographe et la ponctuation à l'usage actuel, de même que dans toutes les citations des autres auteurs.

autres pays européens, en particulier avec le régime monarchique français: la *Landsgemeinde* est le rituel politique le plus éloigné des splendeurs de la cour de Versailles. Le texte de Ramond est remarquable, et je voudrais en citer la partie centrale, même si elle est un peu longue:

Que l'on imagine, si l'on peut, quelque chose de plus imposant que ce spectacle, et de plus respectable qu'une assemblée d'hommes libres, réunis pour discuter leurs intérêts communs, assis sur la terre qui les a vu naître, qui les nourrit et qu'ils ont défendue contre le joug de domination qui pèse sur le monde, ayant devant eux leurs enfants qui s'enflamment déjà au nom de la liberté et qui apprennent d'eux à la transmettre intacte à leur postérité. Quel édifice aurait la majesté de cette vallée protégée par les boulevards naturels du pays, parsemée de cabanes et couverte de troupeaux, qui présentant à ces républicains les douceurs de leur pays, raniment dans tous les cœurs l'amour de la patrie? J'étais pénétré de ce que je voyais et je ne pouvais assez admirer ce mélange sublime de grandeur et de simplicité dont rien, jusqu'alors, ne m'avait donné l'idée. Tout me semblait ici digne des premiers âges des peuples: tels étaient les anciens Romains et les républicains de la Grèce; tels étaient ces vertueux Gaulois et ces braves Germains, nos respectables pères...⁸

Soucieux d'inclure ses lecteurs dans ses sentiments d'émotion admirative, le narrateur s'adresse à eux, leur pose des questions, soulignant ainsi le caractère vécu de son témoignage et l'implication subjective de son récit. Les valeurs exaltées par la description ne sont pas discutées, mais affirmées: la primauté de la communauté sur l'individu, l'attachement au sol, l'éducation, la liberté, l'amour de la patrie. Ramond est à l'évidence marqué par les leçons de la pensée politique des Lumières, mais il les applique à travers une interprétation qui n'appartient plus à la philosophie éclairée⁹. Le voyageur, qui n'a guère plus de vingt ans en 1777, a déjà effectué deux années d'études

⁸ *Ibid.*, pp. 91-92.

⁹ Il existe deux ouvrages pas trop anciens sur Ramond de Carbonnières: Francesco Orlando, *L'Opera di Louis Ramond*, Milan, Feltrinelli, 1960; Cuthbert Girdlestone, *Louis-François Ramond...*, Paris, Minard, 1968. Le premier allie remarquablement le point de vue stylistique et l'histoire des idées; le second est une biographie attentive aux qualités littéraires de l'œuvre. L'un et l'autre n'accordent qu'une place limitée à la partie "suisse" de son œuvre. Sur ce point, voir mon article: "Ramond de Carbonnières avec et contre William Coxe", in *Le Second Voyage ou le déjà vu*, études réunies par F. Moureau, Paris, Klincksieck, 1995, pp. 39-48.

à l'université de Strasbourg durant lesquelles il a côtoyé les poètes du *Sturm und Drang*, ce mouvement qui bouscule la culture allemande classique et prépare le romantisme. Grâce à l'apport de cette pensée où l'affect et la sensibilité viennent avant la raison abstraite, il est en mesure de ressentir de manière intense la circonstance particulière que lui présente la *Landsgemeinde*, et de déplacer la théorie politique des Lumières pour mieux rendre compte de son sentiment.

Dans la part "philosophique" de sa compréhension, Ramond se réfère à la fois aux théories bien connues du droit naturel (le contrat social) et aux idées formalisées par Montesquieu sur les relations entre le terrain et la forme du gouvernement¹⁰. Partant de considérations topographiques et économiques, Montesquieu s'efforce de montrer que la démocratie est appropriée à des conditions naturelles difficiles. Née sur un sol ingrat dont personne ne convoite la possession, argumente-t-il, la démocratie favorise la transformation de celui-ci en une campagne heureuse, en rendant les cultivateurs maîtres de leur sort. Montesquieu n'est pas l'inventeur de ce paradoxe: il avait été formulé dès la Renaissance, et avait trouvé en Suisse un relais particulièrement puissant dans le poème de Albrecht de Haller, *Les Alpes* (1732). Il sera repris régulièrement dans les textes sur la Suisse, y compris dans *La Nouvelle Héloïse*, lorsque Saint-Preux compare la rive vaudoise du Léman, prospère, libre et heureuse, dit-il, à la rive savoyarde, qu'il présente comme sombre et mal cultivée...

Cependant, au lieu d'énoncer lui-même ses références philosophiques, Ramond les met dans la bouche d'un paysan avec lequel il raconte qu'il a fait route:

Je ne détaillerai point ce que cet homme, ce berger, me dit sur la constitution républicaine, [...] sur les droits des hommes, comme tels et comme citoyens, sur les rapports et l'origine des différents gouvernements... Je craindrais de défigurer des vérités simples et simplement énoncées, par l'appareil de nos mots *techniques*, et de faire parler comme un philosophe, que le raisonnement rapproche des vrais principes, un homme qui les a dans son cœur, écrits de la

¹⁰ Voir *De l'Esprit des lois*, Livre XVIII, "Des lois dans le rapport qu'elles ont avec la nature du terrain" (particulièrement les chap I à V). Quant au droit naturel, il est certain que Ramond a lu Rousseau, et probable qu'il connaît Pufendorf et Locke. Mais il serait vain de vouloir déterminer avec précision les références du jeune voyageur; au demeurant, elles sont celles de tout homme cultivé de cette fin de siècle.

main de la nature en caractères profonds que l'éducation et les lois n'ont jamais altérés¹¹.

L'influence de Rousseau est patente dans les dernières lignes du passage. Elle est sensible dans toute la description de la *Landsgemeinde*, quoique la cérémonie démocratique racontée par Ramond n'apparaisse pas comme une déduction de l'état de nature, par laquelle serait appliquée une formule abstraite de contrat politique. Au contraire, elle est "vécue" comme un accord entre la perception subjective des participants et la forme institutionnelle, en symbiose avec le site, avec la terre et sa configuration singulière, mais aussi avec l'Histoire. Les Alpes, dit Ramond en reprenant une idée répandue, forment un rempart¹² qui préserve la communauté contre les invasions et les influences étrangères. Il fait de cette particularité géographique l'image et la garantie d'une continuité historique: le rituel perpétué dans ce canton alpestre maintient l'identité avec les premiers âges¹³.

Ainsi, en un moment où ni les hommes politiques, ni les hommes de lettres suisses, ni les voyageurs ne donnaient un écho particulier à la pratique de la *Landsgemeinde*, la description de Ramond de Carbonnières vient-elle l'enrichir d'en sens plus plein en l'inscrivant dans les lignes de force de la culture européenne dont il est un *go-between*. Il dessine dans sa description de l'"assemblée générale des citoyens" une figure *sublime* du politique qui va captiver les lecteurs français et européens, et qui sera dans plusieurs livres de voyage l'objet de réfections et de réévaluations.

"DEMOCRATIE PURE" ET REALITE DU POUVOIR

Dix années après la parution du livre de Coxe traduit par Ramond, un noble vénitien en exil séjourne en Suisse et manifeste un intérêt particulier pour les diverses formes des gouvernements cantonaux. Léopold de Curti avait été membre du Sénat de sa ville natale, puis banni en 1790 pour avoir critiqué l'inquisition d'Etat. Il est l'auteur d'ouvrages portant sur l'histoire politique de Venise. Il observe le fonctionnement des gouvernements helvétiques en se référant aux classifications politiques dont la formulation canonique avait été donnée dans *L'Esprit des lois*. Décidant d'écrire un livre sur les institu-

¹¹ Ramond, *Lettres*, *op. cit.*, p. 86.

¹² Un boulevard naturel, écrit Ramond, selon le sens qu'a le mot avant le XIXe siècle.

¹³ Ramond ne s'embarrasse guère d'exactitude dans son évocation des temps originaires: Grecs et Gaulois, Romains et Germains font ici un très éclectique ménage.

tions des cantons, il choisit d'analyser un exemple de chacun des trois types représentés en Suisse: le type aristocratique (ce sera Lucerne), le type démocratique avec Unterwald, et le type mixte, pour lequel il retient Bâle¹⁴. Il déclare dans sa préface avoir renoncé au pittoresque, aux montagnes, aux fossiles, etc., mais décrit avec précision la situation des cantons choisis du point de vue d'une géographie sociale et économique. Ainsi, pour Unterwald, auquel sont consacrées trois lettres, il indique la position géographique et historique des deux vallées qui composent le canton, puis expose la situation économique, reposant exclusivement sur l'élevage (l'importance des échanges commerciaux transalpins lui échappe).

L'essentiel de la Lettre XXIV est consacré à la description de la *Landsgemeinde* de Stanz, à laquelle le voyageur a assisté en mai 1791. Ramond de Carbonnières avait été témoin, à Glaris en 1777, d'une assemblée extraordinaire dont l'objet était la ratification d'un traité avec la France (c'est-à-dire un accord sur l'envoi de mercenaires, ce dont le jeune traducteur semble ne pas se douter). Curti, lui, assiste à l'assemblée ordinaire qui renouvelle chaque année les autorités cantonales: les questions liées au pouvoir y apparaissent frontalement. Comme Ramond, qu'il a évidemment lu et qu'il va réfuter, Curti décrit le dispositif spatial, la prairie, les participants armés, les magistrats au centre, les femmes à la périphérie... Son récit est partagé entre l'esprit d'analyse et l'ironie. Ironie d'abord dans la description du cortège officiel qui conduit le Landamman sortant sur le lieu de l'assemblée. Le mugissement des cors, le battement des tambours ouvrent la marche en produisant un effet qui devrait être pittoresque et guerrier, mais que Curti décrit comme "un charivari incroyable". Les quelques soldats qui défilent semblent ridicules, "le casque sur la tête et une grande pique à la main", tandis la simplicité républicaine des autorités s'avançant d'un pas grave apparaît comme une parodie de civisme, avec, en dernier,

le peuple qui allait assez désordonnément jouir du seul moment où la constitution l'appelle à exercer la souveraineté¹⁵.

Ironie aussi, et ironie critique, dans la présentation de l'éloquence de la tribune. La vigueur des discours et la qualité des orateurs s'exprimant dans une langue qui passait pour lourde et corrompue,

¹⁴ Léopold de Curti, *Lettres sur la Suisse*, Altona, 1797. "Encore un livre sur la Suisse!" prévient-il ironiquement dès les premières lignes de la préface.

¹⁵ *Ibid.*, p. 270.

surprennent beaucoup le voyageur vénitien, qui ne se fait pas faute de souligner "la manière adroite" de parler, l'éloquence "simple mais nerveuse" des intervenants. Curti reconnaît là une marque de la démocratie, cet effet d'agora que soulignait déjà Ramond¹⁶. Mais c'est pour y voir un danger politique majeur puisque, pense-t-il, le talent de la parole est forcément, tôt ou tard, mis au service d'un projet d'asservissement du peuple. Par la parole publique, et par la lutte pour le pouvoir qu'elle accompagne, ce sont les "déclamateurs", les "beaux diseurs" qui influencent l'opinion et s'emparent des rênes de l'administration. La parole est l'instrument de la ruse, cette force du faible qui remplace les armes dans le combat politique, et qui trompe bien plutôt qu'elle ne guide la décision du peuple.

Mais il n'y a pas que le stéréotype scolaire; il y a un contexte historique concret. Léopold de Curti voyage en Suisse en 1791, mais ne publie ses *Lettres de Suisse* qu'en 1797. Entre ces deux dates s'est développée et transformée la Révolution française, dont Curti a suivi les événements. La réflexion sur la valeur de la parole publique est devenue générale, particulièrement au travers de l'exemple des grands orateurs populaires et des discours prononcés à la tribune de l'Assemblée nationale¹⁷. Les partisans de l'autorité traditionnelle et les sceptiques ont fait le procès de l'éloquence politique. Curti ne se veut pas un homme de parti, mais son analyse de la parole le range du côté des sceptiques.

Il se retrouve de ce même côté plus clairement encore lorsqu'il rend compte de l'objet même de la *Landsgemeinde*, à savoir le contrôle de l'administration, la prise de décisions et la nomination des magistrats. Le récit est rempli de modalisations qui disent la distance critique: l'assemblée *devrait* statuer sur toutes les affaires de l'Etat, mais son rôle est en fait borné à l'élection, et les questions de gouvernement sont déléguées. Curti analysera la composition des Conseils qui gèrent l'Etat dans les lettres suivantes. Il poursuit sa description en racontant l'élection d'un bailli, d'une manière qui met cruellement en évidence la vénalité des charges de justice. La fin de la lettre est consacrée à une sorte de bilan dans lequel le voyageur dégage de son expérience une leçon de théorie politique. Pour lui, la "démocratie pure"

¹⁶ Idée qui renvoie, on l'a dit, à la rhétorique antique: l'agora est le lieu de la libre confrontation des opinions et du développement de la visée persuasive de la parole. "Le sol des républiques [...], écrit Curti, est la terre natale, si je puis parler ainsi, où germara toujours de préférence le talent de la parole." (p. 280)

¹⁷ Voir Jean Starobinski, "La chaire, le barreau, la tribune" in *Les Lieux de mémoire*, Paris, "Quarto", t. II, p. 2009-2062.

pratiquée dans la *Landsgemeinde* est un leurre qui masque un fonctionnement oligarchique du pouvoir. L'assemblée telle qu'il la décrit n'est pas la source ni la scène emblématique de la souveraineté populaire, mais un paravent, voire même une parodie des vertus républicaines:

L'assemblée, qui avait commencé à midi, fut congédiée vers les trois heures. Chaque individu, parvenu au terme de ses fonctions publiques, se retira après avoir joui aussi brièvement de sa portion de souveraineté, laissant, au sortir de cette courte scène de démocratie, le gouvernement entre les mains d'une oligarchie très peu nombreuse, à qui restent abandonnés pour le reste de l'année tous les droits d'une puissance, dont il ne sera donné au peuple de jouir l'année prochaine que pendant un autre huitième de journée¹⁸.

Au-delà de la critique d'une institution particulière, on peut penser que Curti fait porter sa méfiance sur la démocratie elle-même, à laquelle il ne croit pas. S'il s'appuie sur Montesquieu pour décrire la forme des institutions, il s'en éloigne en montrant que l'exercice du pouvoir est nécessairement de nature oligarchique. Toujours une oligarchie, qu'elle appartienne ou non à la noblesse, accapare la puissance et cherche à s'y maintenir. La raison politique que Curti dégage de la *Landsgemeinde* n'est finalement pas celle des Lumières, classificatrice et optimiste; c'est la raison cynique de Machiavel, qui jette sur le politique l'éclairage froid de la volonté de pouvoir. Curti d'ailleurs semble penser que c'est bien ainsi, et que la cité est mieux conduite par quelques personnes compétentes que par une masse incertaine. Il est évident que l'arrière-plan de la Révolution française oriente sa perception: son texte constitue une dénonciation des illusions de la démocratie, plutôt qu'une véritable analyse. Le voyageur vénitien veut faire tomber les masques, mais il ne propose pas une autre théorie politique.

Bien que l'exaltation sublime d'un Ramond apparaisse comme une naïveté, après une telle description, c'est elle qui continuera de triompher dans la perception des voyageurs, avec un regain d'intérêt à partir du romantisme. Il faudrait consacrer une étude aux voyageurs allemands de la fin du siècle, tous intéressés par la *Landsgemeinde*; il faudrait travailler sur Ebel aussi, autre médiateur culturel passionné par la Suisse alpestre, et qui fut un relais important pour les voyageurs allemands et européens¹⁹. Je choisirai pourtant d'analyser un dernier

¹⁸ Ramond, *Lettres, op. cit.*, p. 278.

¹⁹ Pour les voyageurs allemands, voir entre autres Ulrich Im Hof, *Mythos Schweiz*,

exemple français, le plus important du premier XIX^e siècle, pour lequel la question des vertus républicaines est posée en relation intime avec la Révolution.

LE MYSTERE DE LA SOUVERAINETE

Figure intellectuelle de la Restauration, archéologue spécialiste des antiquités grecques et romaines et professeur au Collège de France, Désiré-Raoul Rochette (qu'on appelle généralement Raoul-Rochette) était un catholique convaincu et un royaliste. Il visite la Suisse en 1819 et publie l'année suivante un ouvrage qui connaît le succès, et qu'il augmente et réédite à trois reprises jusqu'à l'édition définitive de 1828²⁰. Le livre apporte un nouvel esprit dans son approche du voyage alpestre, dans ses analyses de la société urbaine, et constitue un témoignage important sur la perception de la Suisse après les bouleversements de la Révolution, des guerres napoléoniennes et de la Restauration. S'il reproduit parfois les grands thèmes venus du XVIII^e siècle, il les remodèle à travers la culture du premier romantisme français, sensible dans la place accordée aux émotions profondes, à la sensibilité religieuse, aux traditions folkloriques, mais aussi dans l'intérêt pour le problème de la légitimité politique.

Parmi les thèmes philosophiques que reprend Raoul-Rochette figure au premier rang ce que j'ai appelé le "paradoxe" de Montesquieu, à savoir l'affirmation d'un lien entre le "terrain" alpin – pauvreté du sol et rigueur du climat – et la démocratie. Mais, chez Raoul-Rochette, l'accent n'est pas mis sur le paradoxe géopolitique, mais sur la stabilité des institutions et des mœurs, que la nature du pays favorise. C'est qu'une argumentation politique nouvelle et puissante était maintenant cette construction intellectuelle; elle provient de la critique fondamentale que Burke avait adressé aux concepts-clés de la Révolution, ceux d'état de nature, de raison universelle, de droits de

op. cit.; et Bernhard Böschenstein, "Das Bild der Schweiz bei Ebel, Boehendorff und Hölderlin", in *Frankfurt aber ist der Nabel dieser Erde*, éd. par C. Jaume et O. Pöggeler, Stuttgart, Klott-Cotta, 1983. Ebel est l'auteur du plus important guide de voyage sur la Suisse de la littérature romantique, publié pour la première en 1793, et dont la deuxième traduction française, parue en 1810, fut rééditée à de nombreuses reprises sous le titre de *Manuel du voyageur en Suisse*. Il écrivit un second livre important pour l'histoire de la culture européenne, intitulé *Schilderung der Gebirgsvölker der Schweiz (1798-1802)*.

²⁰ Désiré-Raoul Rochette, *Lettres sur la Suisse*, Paris, 1828, 3 vol. avec gravures. C'est l'édition à laquelle je renvoie désormais.

l'homme, de Constitution même²¹. Comme Burke, et surtout comme ses interprètes français Joseph de Maistre et Bonald, Raoul-Rochette prend parti pour la tradition, les faits locaux, les préjugés enracinés qui maintiennent l'identité, les mœurs et les habitudes du peuple, bref pour ce qui constitue selon de Maistre la "raison nationale". Dans les cantons alpins, cette *raison* trouverait son origine et sa légitimité dans l'association de la liberté politique et de la foi religieuse²². Le fait que leur solidarité ait été restaurée après l'invasion révolutionnaire et la tentative d'établir en Suisse une république à la française, ajoute encore à sa force pour Raoul-Rochette.

La *Landsgemeinde* lui apparaît comme le cœur de cet ensemble fait d'attachement à la coutume, d'amour de la patrie et de dévotion religieuse. L'"antiquaire" voyageur est passionné par cette cérémonie républicaine. Bien qu'il n'ait assisté personnellement à aucune *Landsgemeinde*, il décrit celles d'Altorf (Uri), de Sarnen (Obwald) et de Trogen (Appenzell) en se fondant sur des informateurs locaux, en fait des magistrats dont il donne les noms. Il trouve pour dire son enthousiasme des accents lyriques qui ne le cèdent pas à ceux de Ramond de Carbonnières:

Quel spectacle que celui d'un peuple libre, ainsi prosterné sur le sol qui le nourrit et qu'il féconde, élevant à la voix de ses magistrats, vers le dieu de ses pères, des mains affranchies depuis cinq siècles des entraves de la servitude, et trouvant dans l'accomplissement de ses devoirs, le gage et la sécurité de son avenir²³.

L'aspect le plus intéressant des descriptions de Raoul-Rochette réside dans la fascination qu'il éprouve pour le moment de vacance du pouvoir, ce moment où, le *Landamman* et les autres magistrats ayant résilié leurs fonctions devant les citoyens réunis, et remis la souveraineté au peuple, le pouvoir se trouve suspendu sur le vide. Le voyageur

²¹ Edmund Burke, *Réflexions sur la Révolution de France* [1790], présenté par G. de Bertier de Sauvigny, Paris-Genève, Slatkine Reprint.

²² "C'est un fait très remarquable [...] que ces petites républiques, cachées dans les vallées des Alpes, aient pu constamment allier la liberté la plus absolue et la foi la plus soumise..." Rochette, *Lettres, op. cit.*, t. I, p. 251.

²³ *Ibid.*, t. I, p. 406. On voit que l'insistance sur le religieux est très vive; elle a pris la relève du sublime du paysage que Ramond mettait en évidence. A la Restauration, dans les cantons catholiques, la réaction religieuse est venue appuyer puissamment le retour au pouvoir des notables traditionnels. Raoul-Rochette approuve évidemment cet état de choses.

voit dans cet instant une scène originale du politique: la communauté, placée dans la situation des premiers hommes avant la conclusion d'un contrat social, est en somme retournée à l'état sauvage. En lettré qui connaît les théories du droit naturel et les applications qui en ont été faites à propos des démocraties antiques, Raoul-Rochette pourrait engager son commentaire sur la voie de cette fable. Il y fait une allusion dans son récit de l'assemblée d'Altorf²⁴, mais il préfère parler du pouvoir selon un modèle familial. L'autorité pour lui est toujours *paternelle*, liée au décalage des générations, fût-il symbolique, non au consensus des égaux. Or, dans le moment de la vacance du pouvoir, le temps d'un suspens qui pourrait se prolonger indéfiniment, *il n'y a plus de père*.

Dans son récit de la *Landsgemeinde* d'Appenzell, Raoul-Rochette présente ce moment avec une emphase presque angoissée, comme si le retrait de l'autorité du père laissait place à ce que Freud a nommé, dans sa parabole ethnologique, une "horde primitive". Il faut lire ce texte étonnant:

Dans une place où se pressent huit à dix mille hommes, tous armés de courtes épées, est une estrade de bois, grossièrement construite et élevée de quelques pieds. C'est là que le *Conseil du pays*, humiliant sa dignité temporaire devant la majesté souveraine du peuple, vient abdiquer ses pouvoirs et rendre compte de l'usage qu'il en a fait. Dès que le Landamman a déposé le sceau de l'Etat, les huissiers, vêtus des couleurs du canton, se dépouillent de leur manteau noir et blanc, et tout signe visible de la souveraineté a disparu. C'est alors qu'au sein de cette tumultueuse assemblée d'hommes ivres de leur puissance, éclatent souvent les plus violents orages. La plainte soudaine du citoyen le plus obscur, accueillie par les échos de la multitude et grossie par la voix des meneurs populaires, peut en un moment renverser la fortune d'un magistrat longtemps éprouvé au service de l'Etat, et porter au rang suprême un homme nouveau, étonné de lui-même, et tremblant devant la faveur qu'il éprouve, comme un criminel devant l'arrêt qui le menace. Là, toutes les passions prennent un caractère énergique. La haine ou la satisfaction du peuple se manifestent avec une égale violence. Et l'on a vu des magistrats, intimidés des suffrages qu'il recueillaient en applaudissements forcenés, vouloir se dérober par la fuite à cet effrayant témoignage de la satisfaction populaire. Souvent, à la moindre résistance de ses chefs, la foule soulevée se presse con

²⁴ "Les élections terminées, il ne reste plus qu'à consacrer l'alliance que viennent de contracter ensemble le peuple et ses nouveaux magistrats..." (*Ibid.*, t. I, p. 409).

tre l'estrade qu'ils occupent, comme pour briser à la fois et envelopper dans une chute commune le gouvernement lui-même et le théâtre fragile qui le porte²⁵.

On retrouve ici le sublime politique, comme le montre la métaphore de l'orage, les nombreuses hyperboles, et surtout le cocktail d'exaltation et d'effroi qui caractérise toute la description. Mais l'extraordinaire théâtralité de la scène et l'insistance sur la violence populaire excèdent toute catégorisation esthétique et nous entraînent vers une réflexion anthropologique. Dans l'état de sauvagerie politique où l'assemblée a régressé, la menace latente et l'instabilité de la foule apparaissent: nulle notabilité n'est plus reconnue, les affects contraires se touchent, haine ou plaisir portés aux extrêmes, les formes sociales et les médiations sont suspendues. La gloire et la faute se côtoient, aux deux bords du même pli, lorsque l'homme "porté au rang suprême" tremble soudain "comme un criminel devant l'arrêt qui le menace". Les vociférations, la houle des corps, les poings levés, le sang prêt d'être versé, le chef immolé comme une victime: comment ne pas reconnaître la violence native de la communauté et la réversibilité des mécanismes de pouvoir qu'a mis en évidence René Girard?²⁶ Mais aussi, comment ne pas faire appel à une anthropologie politique contemporaine de Raoul-Rochette, celle qu'avait tirée des événements révolutionnaires Joseph de Maistre?

Il me paraît certain que Raoul-Rochette connaît de Maistre et qu'il s'en inspire dans sa compréhension de la *Landsgemeinde*. *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, ouvrage qui résume la pensée du philosophe catholique, ont été publiées posthument en 1821. Mais les *Considérations sur la France*, proches de Burke, et les *Entretiens sur le principe générateur des constitutions*, tous deux parus auparavant, ont influencé aussi notre voyageur "réactionnaire". Avec de Maistre, il adhère à la théologie du sacrifice et de la réversibilité des mérites, censés fonder dans le sang la légitimité du pouvoir²⁷. Comme lui, on l'a

²⁵ *Ibid.*, t. II, pp. 232-233.

²⁶ On renvoie bien sûr aux travaux célèbres sur la figure du bouc émissaire et sur les rapports entre la violence et le sacré.

²⁷ De Maistre appliquait à la Révolution et au sort de la famille royale l'idée chrétienne de "l'innocence payant pour le crime", et faisait du "salut par le sang" un principe général de son anthropologie politique: "Les changements les plus heureux qui s'opèrent parmi les nations sont presque tous achetés par de sanglantes catastrophes dont l'innocence est la victime." *Eclaircissements sur les sacrifices*, introduction et commentaires de Jean-Louis Schefer, Pocket, 1994, p. 59. Cette édi-

déjà dit, il partage la préférence de Burke pour la coutume et les identités locales contre la philosophie universaliste. Comme de Maistre enfin, il voit dans la Providence le principe générateur de toute souveraineté.

L'idée d'un théâtre de la violence, qu'on a vue à l'œuvre dans la description ci-dessus, ne concerne pas que le dispositif spatial et la narration dramatique. En fait, toute la scène de la vacance du pouvoir est un *spectacle* du vide politique, et jamais sa véritable réalisation. Pour Raoul-Rochette, la souveraineté rendue au peuple n'est qu'"un droit imaginaire", et les mouvements désordonnés de la foule ne peuvent jamais représenter qu'"une parodie de la liberté"²⁸. La véritable souveraineté réside en Dieu, et n'est accordée que par lui seul. Ainsi la scène de l'abdication puis du renouvellement de l'autorité politique constitue le ressourcement dramatique, vécu collectivement, de la continuité secrète à laquelle Dieu pourvoit. Raoul-Rochette ne manque jamais de noter la présence des prêtres, les prières collectives, toute l'atmosphère de dévotion qui entoure les *Landsgemeinde* des cantons catholiques au début du XIX^e siècle.

Au fond, pour lui comme pour Léopold de Curti, la démocratie repose sur une sorte de duperie, sur un théâtre du pouvoir, "image sensible d'un droit imaginaire, qu'on peut sans danger offrir au peuple, peu capable d'en abuser puisqu'il est assez simple pour y croire"²⁹. Mais son commentaire ne vise pas à arracher les masques: au contraire, dans son récit les masques ne se soulèvent que le temps de laisser paraître le visage du dieu caché. Lorsque ce visage est empêché de paraître, alors Dieu tombe dans cet oubli que seul peut racheter le sang des justes:

En terminant ce récit [celui de la *Landsgemeinde* d'Altorf], je ne puis m'empêcher de comparer les impressions qui m'en restent avec les souvenirs qu'il me rappelle. Qu'il y a loin de ces innocentes solennités [...] aux saturnales d'une nation qui, conduite à l'anarchie par la licence, crut un moment posséder la liberté, pour en avoir souillé de son sang et traîné dans la fange

tion, la seule à peu près disponible, comprend aussi les 2^{ème} et 9^{ème} Entretiens des *Soirées de Saint-Petersbourg*.

²⁸ *Ibid.*, pp. 407-408. Ces citations proviennent du récit de la *Landsgemeinde* d'Altorf, rapporté déjà dans l'édition de 1820. Le récit de l'assemblée d'Appenzell (cf. ci-dessus), qui apparaît dans les éditions ultérieures, livre les éléments de la violence politique proprement sacrificielle où se marque le plus clairement l'influence de de Maistre.

²⁹ *Ibid.*, t. I, pp. 407-408.

l'image déshonorée; et qui ne sut faire, aux pieds des ministres de cette déité sanguinaire, que le sacrifice de sa raison et l'hommage de sa terreur!³⁰

On voit qu'une fois de plus, chez ce voyageur à la mémoire blessée, la *Landsgemeinde* et la démocratie des cantons alpestres ne sont pas décrites seulement pour elles-mêmes, mais sur le fond de plus vastes événements historiques. L'assemblée paisible d'Altorf, celle tumultueuse d'Appenzell, Raoul-Rochette les comprend et leur donne un statut dans l'histoire politique européenne en les présentant comme des antidotes contre la terreur véritable. Telle serait pour lui la vertu des républiques alpines: celle de seulement *mimer* le sacrifice, et de permettre au peuple d'agir en renversant une estrade de bois dans un pré, mais en préservant les trônes et les dynasties.

³⁰ *Ibid.*, t. I, p. 410.